

## JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.<sup>e</sup> pour l'étranger.*

*En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.<sup>o</sup> oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes. port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N<sup>os</sup>. 367 à 385.*

P A R I S.

Ce 30 Janvier 1813.

Où vont de si bonne heure ces gens à pied, à cheval, ces équipages si brillans, ces traîneaux si lestes? Où courent ces petites bourgeoises en grande parure, et ces grandes dames en petit négligé? Où va tout ce monde qui encombre les boulevards? Jamais je n'ai vu foule pareille qu'aux avenues d'un théâtre. — Eh mon ami, c'est que vous n'avez rien vu, c'est que vous habitez depuis peu la capitale; c'est que vous ignorez que toutes les nouveautés font également courir Paris! mais dans le fait votre erreur n'est pas si grande, et nous avons depuis quelques jours spectacle soir et matin. Ces mêmes personnes que vous voyez au Théâtre Français, à l'Opéra, à Feydeau, ne peuvent attendre jusqu'à la nuit l'heure des plaisirs; ne faut-il pas qu'elles occupent leur journée? Suivez-moi, nous allons les retrouver réunies sur le canal de l'Ourcq. Les uns se faisant traîner sur la glace dans des pavillons grotesques, les autres dans des gondoles richement décorées; ceux-ci exposant mille fois leur vie pour faire admirer un moment leur adresse, leur agilité; ceux-là se promenant tranquillement et jouissant du spectacle de la folie et de la vanité des autres. Entendez-vous ces cris de joie et de surprise, ces bravos, ces battemens de mains; voyez-vous la foule se presser de ce côté; regardez cette scène de tumulte, ce mouvement d'enthousiasme: quel transport! quels éclats! quel tableau! ne croiroit-on pas être dans un théâtre? Eh bien, je ne vous trompais pas! Mais il est bientôt cinq heures, les guinguettes des environs se remplissent; le diner nous appelle, et après le diner le Vaudeville, les Variétés, l'Ambigu Comique, que sais-je? Mille lieux de distraction et



de plaisir. Eh bien, M. le provincial, que direz-vous à présent des Parisiens ? Restent-ils les bras croisés ; sont-ils désœuvrés, faisant-ils rien, et ne sont-ce pas les gens du monde qui savent le mieux employer leur temps . . . . A ne rien faire.

Oh, mes jeunes demoiselles sont instruites, disoit un père à un savant de ses amis qui étoit venu lui rendre visite, et cependant elles n'ont jamais quitté le giron maternel ! et comment pourroit-il en être autrement ? Depuis l'âge de raison elles n'ont pas manqué un seul jour le spectacle. L'histoire ancienne, moderne, elles savent tout cela par cœur. Elles connoissent aussi leur monde comme les femmes les plus répandues. OEdipe leur a donné une idée des Mœurs d'Athènes, Britannicus les a initiées dans les secrets du règne de Néron ; la politique du Sénat de Venise leur a été dévoilée dans Othello ; qu'ont-elles besoin d'aller à Constantinople, n'ont-elles pas vu Bajazet. Les mœurs du siècle de Louis XIV sont peintes fidèlement dans le Tartuffe ; Turcaret leur a fait connoître celle du règne suivant. Elles ont vu Turenne à la Gaité, Catinat au Vaudeville, et Lapeyrouse à la Porte-Saint-Martin ; et tenez, ce soir, sans aller plus loin, nous allons nous transporter dans l'Inde, nous allons être témoins de la catastrophe de cet infortuné *Tippoo-Saïb*. Je vous souhaite beaucoup de plaisir, répliqua le savant : vos demoiselles pourroient-elles me dire quel fut le premier roi de France de la seconde race. Les jeunes demoiselles restèrent muettes : ah, dit le père, elles n'ont peut-être pas encore vu une comédie ou une tragédie de ce temps-là — En ce cas, répondit le savant, je vais consulter Vély, et j'engage ces demoiselles à se fortifier de plus en plus dans leurs connaissances théâtre-historiques.

#### LE CENTYEUX.

Deux héroïnes nouvelles viennent de faire leur apparition au théâtre de la Gaité ; l'une a pour nom Blanche, comtesse de Champagne, et l'autre Alix, dame de Vaucouleurs. L'histoire d'Angleterre a fourni le sujet de ce mélodrame, qui a obtenu quelque succès. Blanche et Alix ne sont autres qu'Elisabeth et Marie-Stuart. Ces illustres rivales sont jouées par mesdemoiselles Bourgeois et Hugens, les Duchesnois et Volnais du Marais.

La mode des redingotes longues à l'excès, que portent aujourd'hui nos jeunes gens, ne peut être de longue durée. Il faut se baisser pour prendre son mouchoir, et se retrourner comme une femme pour passer un ruisseau.

Il seroit bon que l'on se livrât un peu moins à ces ouvriers sans tact qui se disent artistes : on ils vous écourtent comme un pantin, ou ils vous empaquettent comme un vieux ture.

Les chapeaux sont à poil ras, bord étroit et relevé, gance de soie et boucle d'acier, sans prétention ; mais la coëffe est de crêpe



blanc , et au fond il y a une petite glace qui sert à voir l'effet des pointes de la cravate , ou la tournure des boucles de cheveux.

Habit noir , culotte de casimir blanc , gilet de piqué , bas unis , voilà le costume de bal.

Le costume de soirée , c'est l'habit puce , la culotte de casimir-noisette-pâle ou vert tendre , avec les bas lisses à côtes figurées , et toujours le gilet de piqué blanc.

Pour aller dîner , on peut se mettre en habit bleu , avec la culotte et les bas noirs , et le gilet de cachemire.

\* \*

Des pelisses sans manches semblent devoir succéder aux witzchouras ; du moins quelques dames , aussi distinguées par leur goût que par leur rang et leur beauté , les ont-elles adoptées.

Ces manteaux , très-amplés et très-longs , s'attachent au cou par un simple nœud de ruban *gris de fer*. On les fait avec une étoffe du Levant , blanche et moirée , et on les double en petti gris.

Au collet , qui n'a pas plus de trois doigts de haut , s'attache une *pèlerine-schall* : une des pointes de cette pèlerine tombe très-bas par derrière , et les deux autres aboutissent aux extrémités du manteau par devant.

Rien de plus riche , rien de plus beau , au rapport de ces dames..... Rien de plus bizarre et de plus gothique , abstraction faite de la mode.

#### L'OBSERVATEUR.

Avant la première représentation de la tragédie de *Tippo-Saïb* , dont M. de Jouy est l'auteur , une dame disoit de cette pièce : Teinture de Jouy.... Cela tiendra.

Le cortège de la fille aînée de l'empereur de la Chine. Une charette de bagage des comédiens de la cour. Un farceur ou plaisant de carrefour. Le *Plutus* et le *Neptune* chinois , portés sur un brancard. Une charette attelée de quatre chevaux , dont un seul au brancard , et trois devant le *linonier*. Un marchand de briquettes de charbon de terre. Un marchand de gâteaux sucrés , faisant mouvoir la toupie que nous nommons *diable*. La brouette d'un marchand de grains anisés. Un marchand de chiens. Un Chinois et une Chinoise réfugiés dans les montagnes. Trois mahométans. Un édifice chinois en construction. Le plan d'une maison chinoise. Un échaffaudage de bambou , avec ses escaliers en pente douce , devant une tour chinoise ; voilà les titres des gravures qui ornent le second volume du *Coup-d'œil sur la Chine* (1).

(1) Deux volumes in-18 , prix , 7 francs , et , port franc , 8 francs , avec les 28 figures coloriées , 12 francs , et , 13 francs , port franc , à Paris , chez Nepveu , libraire , passage des Panoramas , n. 26.



Ce volume commence par un éloge pompeux de l'éclat et de la durée des enluminures chinoises. Désireux de connoître le procédé que l'on employoit pour fixer ainsi les couleurs à l'eau, M. Bertin écrivit au P. Cibot, qui lui donna les instructions suivantes :

1° Le papier sur lequel on veut peindre doit être un papier sans colle et sans alun, comme notre papier gris : plus il sera mince, meilleur il sera.

2° On souffle sur le papier de la poussière d'eau, et on en colle les bords sur un cadre. Il se tend en se séchant. Comme il ne seroit pas assez fort pour soutenir l'effort de l'estompe ou du doigt, quand on étend les couleurs, on met derrière une planche cartonnée qui remplit le vide du cadre.

3° Quand la peinture est achevée, on fait fondre, dans de l'eau de fontaine, de la colle de gant la plus pure et la plus forte. On en verse un cinquième sur d'autre eau chaude, où l'on a fait fondre de l'alun blanc ou de roche.

4° On prend un gros pinceau ou brosse. Lorsque l'eau est préparée, on en passe une forte couche sur le revers de la peinture au pastel. Comme le papier n'est pas collé, l'eau passe au travers sans peine, humecte et pénètre les couleurs, et les imbibé dans le papier sans les déranger. Si une couche ne suffit pas, on en met une seconde, mais il faut que l'eau de colle et d'alun soit plus chaude.

5° Pour donner plus de corps au papier, et fixer les couleurs encore plus parfaitement, on met à la main une feuille de papier bien humectée de colle sur le revers de la peinture, puis une seconde, une troisième, pour que l'humidité ne puisse pas agir sur la peinture et en détacher les couleurs.

Le procédé par lequel on applique de l'or sur ces dessins n'est pas moins ingénieux.

Les peintres de l'empereur préparent eux-mêmes, avec des feuilles d'or battu, ce qu'on appelle *l'or en coquille*.

Après avoir froissé les feuilles d'or, on les broie avec de l'eau et du miel blanc. Quand elles sont réduites en une poussière impalpable, on en détache le miel avec de l'eau de pluie ou de fontaine bien chaude. Il faut y revenir bien des fois ; car on doit mettre de nouvelle eau jusqu'à ce qu'elle ne prenne aucune couleur (1). L'or étant ainsi préparé, on fait évaporer sur des cendres chaudes ce qui y reste d'humidité, et on le garde dans un vase de porcelaine muni d'un bon couvercle.

Quand on veut se servir de son or, on le délaye à proportion qu'on en a besoin dans de l'eau tiède où l'on a fait fondre de la colle. Quand on veut tracer des caractères ou des lignes auxquelles

(1) L'opération seroit plus courte, si le miel avoit été épuré d'avance avec de la poussière de charbon. En effet, le charbon a la propriété de blanchir les matières végétales ; et c'est à l'aide d'une préparation semblable, que l'on fait avec du miel un sirop qui remplace le sucre. *Note de l'auteur du Coup-d'œil sur la Chine.*



on doit donner plus d'éclat, on prend avec le pinceau sec de la poussière d'or, et on en couvre ce qu'on a tracé avec une eau de colle plus forte. Quand l'eau de colle est séchée, on brunit son or avec une petite pierre d'agate.

L'argent se prépare comme l'or; il s'emploie et se conserve de même. »

~~~~~  
 TRADUCTION DU SONNET DU TASSE

A LÉONORE (1).

*Negli anni acerbi tuoi. . . . .*

Jeune, tu ressemblois à la vierge de Flore,  
 Qui n'ose découvrir les trésors de son sein,  
 Qui redoute Zéphire, et lui refuse encore  
 Sous sa verte enveloppe un amoureux larcin.

Tu ressemblois plutôt à la céleste Aurore,  
 Qui fraîche de rosée, et sous un ciel serein,  
 Regarde en souriant les monts qu'elle colore,  
 Et sème dans les champs les perles du matin.

Maintenant l'âge mûr n'ôte rien à tes charmes.  
 La plus fraîche beauté va te rendre les armes:  
 Ta négligence même éclipse ses atours.

Tel sur sa tige altière, un beau lis se balance:  
 Tel le char du soleil, au milieu de son cours,  
 Rend plus vifs qu'au matin les rayons qu'il nous lance.

FAYOLLE.

~~~~~  
 Des nouveautés éphémères nous ont empêché d'annoncer, au moment où ils ont paru, les deux premiers cahiers du *Salon de 1812*, par M. Landon (2).

Le troisième, que nous venons de recevoir, contient 21 planches; en voici les principaux sujets: Dédicace de l'église de Saint-Denis, en présence de l'empereur Charlemagne, tableau de M. Meynier. Charles-Quint visitant la même église, par M. Gros. Les funérailles de Dagobert, par M. Garnier. L'Enlèvement de Polixène, par M. Sérangeli. Phocion, par M. Robert-Lefèvre. Léon X dans l'atelier de Raphaël, par M. Marlay. Philoctète, statue de M. Gois fils. Ajax, statue de M. Dupaty. Le génie de la poésie, statue de M. Lemire père. Bajazet et le Berger, tableau de M. Dedreux. Marguerite de Navarre, par M. Vermy. Sortie de cavalerie française contre des mamelucks, par M. Carle Vernet. Intérieur d'un vieux château servant d'écurie à des Polonais qui vont rejoindre l'armée, par M. Horace Vernet.

---

(1) Voyez le tome V de l'*Hist. littér. d'Italie*, par M. Ginguené.

(2) On souscrit à Paris, au Bureau des *Annales du Musée*, rue de l'Université, n. 19, vis-à-vis la rue de Baune. Pour 15 francs, ou, port franc, 16 fr., les souscripteurs auront 72 planches et 150 pages de texte.



Ces planches sont de simples traits, mais des traits purs, qui donnent une idée juste de la composition. Le texte qui les accompagne est de M. Landon. Après avoir dit du tableau de M. Carle Vernet : « La touche en est aussi franche que spirituelle ; il y a de la netteté dans l'effet et de la transparence dans le coloris » ; M. Landon passe au tableau du fils, et en porte ce jugement : « Ce tableau, dont les figures et les chevaux sont dessinés avec une précision et une facilité rares, est remarquable par un double effet parfaitement senti. La partie droite, c'est-à-dire la partie extérieure au-delà de la porte de ce vieux château servant d'écurie, est éclairée par la lumière du soleil, dont quelques rayons viennent frapper les objets placés dans l'intérieur ; la partie gauche est éclairée par une lumière de reflet, venant d'un jour pratiqué à l'opposite du soleil. Ces deux-effets, qui loin de se nuire, se font valoir mutuellement, sont d'autant plus agréables que la couleur locale est riche et vraie, que la touche est fine, moëlleuse et assurée. »

~~~~~  
ALBERT DE PROVENCE

OU

LES SOUVENIRS D'UN PRISONNIER.

*Romance.*

O souvenir de ma chère patrie,  
Mon cœur s'épuise en regrets superflus,  
O mon pays ! ô ma fidèle amie !  
C'en est donc fait... je ne vous verrai plus.

Vous qui venez du beau pays de France,  
Plaignez Albert, parlez-lui de Clémence.

Vous avez fui comme léger nuage,  
Jours où, paré de chiffres amoureux,  
Dans les tournois signalais mon courage ;  
Et terrassois nos plus terribles preux.

Vous qui venez. . . . .

Et vous moments de douce souvenance,  
Où d'un défi sortant victorieux,  
Baiser d'amour étoit ma récompense,  
Vous avez fui momens délicieux !

Vous qui venez. - . . . .

Déjà brilloit le flambeau d'hyménée,  
A ma Clémence allois donner ma foi ;  
Tout étoit prêt : cruelle destinée !  
En un instant, tout fut perdu pour moi.

Vous qui venez. . . . .

L'altier Mainfroy fut épris de ma belle,  
Par ses parens à moi fut préféré,  
Me la ravit : et depuis, bien loin d'elle !  
Dans cette tour languis, triste..... ignoré.

Heureux Français ! si voyez ma Clémence,  
Du pauvre Albert peignez-lui la souffrance.

Ayuntamiento HONORÉ-CHARLES.



## LE SOUVENIR.

A quoi bon conserver dans sa mémoire les traces du passé ! S'il fut affligeant , le tableau en est pénible ; et l'idée de n'être plus exposé aux maux qu'on a soufferts ne compense pas le triste effet de la réminiscence. Une imagination vive se croit encore sous les griffes du vautour ou craint d'y retomber.

Si , au contraire, le passé fut heureux , on pense en gémissant , que ces beaux jours-là ne renaîtront plus ; le sentiment inévitable du regret ôte à la souvenance tout le charme qu'elle pouvoit avoir , et l'on s'écrie avec Bertaut :

Félicité passée  
Qui ne peux revenir ;  
Tourment de ma pensée ,

Que n'ai-je en te perdant , perdu le souvenir !

La fable nous donne là-dessus une leçon : les ames vertueuses que Minos juge dignes d'habiter l'Elisée ne peuvent s'y rendre qu'en traversant le Léthé. Pourquoi ? C'est que les eaux de ce fleuve leur fônt perdre la mémoire, et que le souvenir de ce qu'elles ont éprouvé dans la vie , soit en bien , soit en mal , troubleroit leur félicité.

C'est sans doute par la même raison que tant de personnes aujourd'hui exercent si peu leur mémoire , et se piquent de n'en point avoir.

J'étais dernièrement à l'orchestre du Vaudeville , près de deux jeunes gens. Croiras-tu , disoit-l'un , que j'ai eu ce matin la visite de Benjamin ; il ma prêté , comme tu sais , vingt-cinq louis pour acheter un schall à la petite Rosalie ; j'en ai payé deux d'avance pour les intérêts ; je lui ai fait pour le principal , un billet à trois mois. Ce juif est venu à jour fixe me présenter mon billet. Il m'a fallu lui en faire un autre , en lui donnant encore le même intérêt. Mais comme je pourrois oublier ce nouveau billet , fais m'en souvenir quand j'aurai gagné au jeu. Ma foi , dit l'autre , je n'ai pas plus de mémoire que toi ; il n'y a que ces diables de créanciers qui en aient. Mon tailleur et mon bottier sont aussi venus me relancer ce matin. Je leur dois beaucoup ; j'en avois fait la confidence à mon père qui est la bonté même ; il m'avoit envoyé deux mille francs ; je comptois bien m'acquitter avec cette somme ; et j'avois placé un petit billet dans ma tabatière comme un mémoratif. J'entre par hasard dans une maison où l'on jouoit à la bouillotte ; je mets ma tabatière sur la table ; et sortant après un va-tout que je perdis , j'oubliai la boîte , le petit papier et ce que je devois à mes deux artistes. Ces bourreaux-là me tourmentent aujourd'hui , comme si c'étoit ma faute , à moi , d'avoir perdu la mémoire.

Leurs records vous la feront retrouver , leur dis-je alors en riant , comme on la rendit au chevalier de Grammont. Il avoit fait sa cour à Londres à Mlle. de Hamilton , fille de qualité , l'Hélène de l'Angleterre ; et il avoit su gagner son cœur. Mais par suite de ces distractions si communes à votre âge , il partit sans lui dire



adieu. Les frères de la belle délaissée n'en furent pas plutôt informés, qu'ils prirent la poste et atteignirent l'oublieux près d'Abbeville. Quelle agréable rencontre ! s'écria-t-il en les apercevant ; nous ferons ensemble le voyage de Paris — *Avant d'aller plus loin, M. le chevalier, dites-nous si vous n'avez pas oublié quelque chose à Londres.* Ces mots, fièrement prononcés, lui rendirent la mémoire. *Ah ! parbleu oui, Messieurs : j'ai oublié d'épouser Mlle. votre sœur, et je vous sais gré de m'en faire souvenir.* Il retourne à Londres avec eux, épouse et amène avec lui la belle Hamilton, de qui les grâces et l'esprit firent les délices et l'ornement de la cour.

\*\*\*

Le sieur Tripet, fleuriste à Paris, avenue de Neuilly, n. 20, annonce aux amans de Flore des tubéreuses quadruples d'Espagne à 10 fr. la douzaine, ainsi que des anémones et des renoncules à 20 fr. et 40 fr. le cent. A chaque lot de 10 fr. il ajoutera 25 grains de capousta ou chou en arbre de la Sibérie. Les lettres et l'argent doivent être affranchis.

#### M O D E S.

Pour la couleur, ce qu'il y a de plus nouveau chez les marchandes de modes, est le jaune-serin. Un chapeau serin a des liserés blancs et doublure blanche. Sur les chapeaux orange les liserés sont de la couleur du fond. Il en est de même des chapeaux rose, des chapeaux blancs, des toques blanches et des toques couleur de rose. Les toques à forme haute et dessus plat se multiplient : elles ont du rapport avec le chapeau à la jokei ; mais leur cocarde est plus grande, leur dessus est bouillonné, et elles s'attachent avec une bride. Le rose et le blanc sont toujours en grande faveur. Quelques chapeaux rose ont des liserés et des plumes d'un brun qui tire sur le jaune. Ces liserés sont de velours épinglé, et le chapeau, de satin. De temps en temps on voit des toques de cachemire blanc, ponceau, amarante : ces toques prennent la forme de la tête : sur le front est une espèce de bandeau, et plus haut, un bourrelet (voyez le n° 1, sur la planche 1287.) De toutes les coëffures à la mode, c'est la seule qui soit restée basse. Les lingères, par le moyen du nœud qu'elles placent sur le sommet de leurs bonnets à pointes (voyez les nos 4 et 5, sur la planche 1287), se rapprochent autant que possible, de la coëffure chinoise. Avec un madras même, on se coëffe à la chinoise.

Les couturières sont en crêpe blanc, qu'elles doublent en satin blanc, des robes qui tiennent du costume paré, puisque le collet à schall monte à peine au milieu du dos. Le devant de ces robes a des pointes et des boutons ; il y en a aussi sur toute la longueur des manches. Ces manches sont terminées par deux blondes, dont une monte, tandis que l'autre tombe sur la main : une comète roulée cache la tête des deux blondes. Au bas de la robe, ce sont deux ou trois rouleaux de velours épinglé. Le petit schall ou collet en pélerine, est orné d'un liseré rose et d'une blonde.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1287.

Ayuntamiento de Madrid